

Ce qu'on nous avait appris, ce n'était pas la justice et la vérité, c'est qu'il y a avantage à être fort. La leçon du cynisme, c'était la leçon même de l'histoire. Après l'argent, la force. Ah ! jolie mentalité ! Mais il faut être fort. Il faut gagner. Naturellement, les choses ne sont pas si simples. Les imbéciles seuls s'imaginent que la force, c'est des canons, des baïonnettes. La force, c'est aussi la volonté du peuple, c'est aussi les mythes et l'idéal, c'est aussi l'espoir. Tout cela se comptabilise, mais finalement se mesure en forces. Quand on dit que l'idéal l'emporte toujours sur la force, c'est que l'idéal est fort et que la force est faible. Quand la force est la force, qu'elle prend au bon moment appui sur de bonnes circonstances, alors la justice s'évanouit, s'évapore. Elle devient aisément, pour un peu, l'image même de l'injustice. Les opprimés ne triomphent que s'ils sont les plus forts. Il faut souhaiter qu'ils le soient – même s'il y a hélas, comme je le crains, une impatience des victimes à devenir très vite, elles aussi, des assassins. Le beau moment de l'histoire est celui où la justice se revêt soudain de la puissance : il ne dure guère. Avant, c'est l'injustice subie; après, c'est l'injustice imposée. Et il y a bien sûr une force de l'âme, de l'esprit, du courage, des sentiments. Elle est souvent décisive, mais elle n'a servi à rien (...) à tous les vaincus de l'histoire, à ceux dont on coupait les mains et dont on crevait les yeux. Longtemps elle n'a servi de rien aux Nègres, aux Polonais, aux Juifs et à bien d'autres encore.

«Au revoir et merci», *Œuvres*. 1. Editions La Pléiade, p. 124.